

## **Les tribulations d'une petite rousse**

*(2<sup>e</sup> prix de la foire du livre de Chabanais)*

Je cheminais à vive allure, ce matin, quand je me suis perdue. Dans le labyrinthe poivré d'un cœur de pétales, je fonce, tête baissée. Je contourne les plis incarnats en arquant mon corps. Un instant, ma course est stoppée par un bruit effrayant. Juste au-dessus de moi, un gigantesque frelon m'effleure. Je glisse le long de la tige épineuse, prompte à faire la morte. Le gros insecte tète le miel de la fleur. Zut ! J'aurais dû stocker du carburant sur mon frêle dos. Je suis en panne, scotchée par le parfum enivrant de la rose. Je courbe l'échine, l'ivresse me gagne. Mes pattes, parcourues par de légers spasmes, s'accrochent frénétiquement. Un courant d'air frais prend vite des allures de typhon. Mes antennes en alerte constante sondent les lieux.

Le sol se dérobe. Que se passe-t-il ? J'aperçois le ciel de côté. Cette position inconfortable me donne le tournis. Je m'agrippe de toutes mes forces sur un bouton non éclos. Ma cachette me sauve la vie. Je suis immergée dans un vase en cristal. Une dizaine de tiges coupées s'entrecroisent dans ce que je nommerais une épaisse forêt. Je tente de me hisser au bord du verre ciselé. À chaque tentative, je retombe à la surface de l'eau. J'ai froid aux pattes. Si je ne sors pas immédiatement, c'est fini. Mon corps flotte sur ce liquide médicamenteux. La poudre blanche se dépose peu à peu au fond du récipient. Une méchante odeur d'aspirine masque la fragrance épicée des roses. Un dernier effort si je ne veux pas mourir aussi stupidement ! Ma jeune carcasse grimpe péniblement, mais sûrement. La moitié de mes antennes est trempée, tant pis !

Je cours sans me retourner pour fuir ce redoutable bouquet parfumé. La lutte pour ma survie m'a épuisée. Je m'arrête sur le garde-corps en béton. À l'abri derrière un montant métallique, bien au frais. Invisible. J'ai vu un humain s'approcher. S'il me voit, à coup sûr, il va m'écraser. J'ignore pourquoi les hommes n'aiment pas les fourmis. Notre petitesse ne joue pas en notre faveur. Qui est largement compensée par une intelligence hors norme.

Et c'est là que je le vois. Qui ? Mais, mon futur compagnon. Je ne le sais pas encore.

## Les tribulations d'une petite rousse

Lui non plus d'ailleurs. Il arrive comme un bolide, droit sur mon petit corps planqué. Il est chargé comme un déménageur. Sur son dos d'athlète, il a engrangé de la nourriture. Un carré brun bringuebalant. Il stoppe net à ma vue. Ses antennes se déploient, vibrent en tous sens. Il reste immobile une éternité. Ses yeux mobiles, globuleux, me fixent. J'hésite à sortir de mon trou. Je hume de loin ses phéromones mâles. Il me plaît. Une patte après l'autre, je progresse, craintive. Il m'emboîte aussitôt le pas. Je trotte allègrement, je n'ai plus peur. Il me rattrape et chemine, infatigable. Arrivés au bord du balcon, nous croisons une troupe de guerrières. Parfaitement alignées, discipline de fer oblige, elles avancent vers leur cible, un bol de haricots verts posé sur une table. Le chemin est encore long, mais le commandant exécutera la tâche qu'il s'est fixée. Envahir cette provision de légumes au goût acidulé. La marée noire est en marche...

Mon jeune ami a pris le relais. J'ai du mal à le suivre.

- Où cours-tu, comme ça ?
- Tu es bien une femme ! Jamais pressée...
- Tu habites ici ?
- Oui, j'ai un logement confortable, à l'entrée du parc.
- À l'entrée du parc ? Mais c'est le bout du monde, tu parles d'une expédition ! Tu es un vrai sportif.
- Si tu veux partager ma vie, belle rousse, il va falloir te bouger un peu. Non mais, je ne vais pas tomber sur une casanière ?
- Moi, j'habite sur la terrasse, monsieur.
- Une vie de bourgeoise, en somme ? Madame vivote grâce aux déchets rejetés par les humains ? Suis-moi, je vais te faire découvrir du monde !

Je regrette presque de ne pas m'être intégrée à la troupe. Une de plus, une de moins, j'aurais trouvé mes repères. Là, c'est l'aventure qui me fait peur, au bout de la route.

- Alors, belle rousse, prête pour le voyage ?
- Prête !

## Les tribulations d'une petite rousse

Je pénètre dans une galerie immense, déserte. Il fait doux dans le ventre de la terre. Des denrées sont méthodiquement stockées dans des salles réservées à cet effet. Nous croisons une tribu d'ouvrières. Elles baissent la tête en signe d'asservissement. Mon mâle passe devant les retardataires, sans même un regard. Je suis admirative. Il doit être au sommet de la hiérarchie. Bizarre, tout de même, il n'a pas encore de femme ! Et il m'a choisie ? Moi, la petite rousse ? Un cèdre bleu, au cœur vide, me permet d'apercevoir tout en haut, le ciel. Mon ami habite un palais. Il dépose avec mille précautions son lourd bagage. Qui brille sous la lumière du jour. Comme un joyau. Une pyramide de sucre roux.

– C'est pour toi ! Un cadeau de bienvenue digne d'une reine. Mange, tu es bien trop chétive. Prends des forces pour me suivre. Si ce morceau n'est pas suffisant, j'irai en voler d'autres pour toi, belle rousse !

– J'aimerais me reposer un peu avant de dîner...

– J'oubliais ! Madame a des convenances, madame vient de la grande maison. Moi, je suis un modeste jardinier. Mais aussi un fameux voyageur. Dès le lever du jour, je t'enlève !

– Où allons-nous ?

– Ne t'inquiète pas, j'ai un plan. Nous partons en voiture.

– En voiture ? Mais, tu es fou.

– Pas du tout. Les propriétaires de l'appartement du rez-de-chaussée ont préparé leurs valises. Et nous allons profiter du covoiturage.

– Loin ?

– Ça dépend si tu évalues la distance en hommes ou en fourmis. Bisous !

Ses antennes s'accrochent aux miennes, avec douceur. Je crois bien que je l'aime. Repue de sucreries, je m'endors en rêvant au lendemain.

Nous émergeons du cèdre sous une pluie battante. Le flot boueux nous entraîne dangereusement hors de la piste. Mon nouvel ami me remorque et tend au-dessus de ma tête un morceau de papier minuscule, histoire de me protéger.

La voiture, hayon grand ouvert, est engagée dans l'allée. Mon mâle attend, il guette le

## Les tribulations d'une petite rousse

moment propice. Les enfants viennent de s'installer sur les sièges, à l'arrière. Je suis inquiète.

- Nous allons mourir étouffés dans le coffre.
- Mais non, petite idiote. Suis-moi ! On file se camoufler avec les petits.
- Tu es fou ? Ils vont nous tuer !
- Si tu suis mes consignes à la lettre, dans quelques heures, tu verras la mer. En plus, il y a la clim dans l'habitacle. Tu as mangé avant de partir ?
- Je n'ai pas très faim...
- Allez, hop ! On se cale là, sous le tapis en caoutchouc.

La famille Corbier quitte les rues désertes de Limoges, de bonne heure. Dehors, le ciel affiche un gris dégoûtant. Anaïs et David, excités, s'agitent. Impatients de rallier l'océan. Notre couple de fourmis les surveille de près. Après plusieurs heures de route, une première halte devient source d'inquiétude. Je ne lâche pas mon compagnon. Lui, il a déjà vu la mer. Il raconte même avoir pris l'avion à l'aéroport de Bellegarde. Certes, un modeste Cessna, pas un long courrier. Il avoue avoir ressenti le mal de l'air. Mais pour une grosse fourmi noire, survoler la campagne vallonnée du Limousin n'a pas de prix. Ce qui a le plus marqué mon jeune casse-cou, c'est le cœur bleu de Vassivière, constellé d'une myriade d'îlots verts. Son baptême de l'air a été une révélation. Dès qu'il le peut, il quitte le nid douillet du parc pour des voyages lointains. La vie d'une fourmi est bien trop courte pour vivre casanière.

- Ça y est, tu t'es dégourdi les pattes ?
- Un peu, oui. Je m'ankylosais. En plus, je suis à deux centimètres des tongs du petit. Il pue des pieds, tu n'imagines pas !
- Pauvre petite rousse ! Si délicate... Tu prendras ma place, elle est plus confortable. Allez, dépêche-toi, on embarque !
- Ils ne nous ont pas vus ?
- Non, rassure-toi ! Bientôt, tu découvriras la plage avec ton amoureux.

Je balance mes antennes le plus haut possible. J'apprécie de me frotter contre mon

## Les tribulations d'une petite rousse

compagnon. Qui, lui, parle déjà d'amour. J'en frémis de plaisir. Le ronron du moteur me berce, je somnole un instant. Soudain, c'est l'alerte :

- Maman, y'a des fourmis dans la voiture !
- Tu es certaine ?
- Là, j'ai senti quelque chose sur mon pied. Elle m'a piquée.
- Prends cette carte. Si tu la trouves, écrase-la ! Ton père ne peut plus s'arrêter maintenant, on arrive bientôt.
- Je ne la vois plus. Ah, si, elle est là !

Mon compagnon esquive adroitement un coup fatal. Il déguerpit, vitesse grand V, en direction de la poignée de portière. J'hésite sur la conduite à tenir. Dois-je le suivre ? Faut-il que je reste sagement hors de vue ? J'ai très peur. Une bonne odeur sucrée me titille. J'avance avec précaution. La jambe menue de la fillette exhale la vanille mêlée à de la cannelle. Elle est si longue, si fine ! À pattes menues, j'avance sur sa peau dorée. Ma bouche aspire les perles invisibles de transpiration. Je me régale. Plus haut, mon ami, penché sur la poignée, semble me faire signe. À cause de la climatisation, je n'entends pas ses conseils. Je tête goulûment ce mollet juvénile. Je n'ai pas su résister à la tentation. Avant le cri effarouché de la gamine, une tornade s'abat sur moi. L'ombre gigantesque d'une carte routière me masque les passagers de la voiture.

- Ça y est, je l'ai eue !

La petite fille annonce triomphalement ma mort. Je vois mon compagnon dégringoler vers moi. Je suis sauvée, la cavalerie est en marche.

Je ne bouge pas d'un millimètre, feignant l'écrasement. La gamine m'a déjà oubliée et discute avec son frère aîné. Mon ami examine ma blessure. Zut ! Une patte ventrale cassée. Les vacances commencent mal. Il me porte sur son dos et nous nous cachons sous le tapis où nous aurions dû rester depuis le départ.

Peu de temps après, la voiture s'arrête. La famille prend possession de la villa. Un air nouveau, chargé de senteurs balsamiques, nous enveloppe. Mon compagnon exulte :

## Les tribulations d'une petite rousse

- On est tout près de la plage. Tu es bien calée, comme ça ? Tu ne souffres pas trop, ma petite rousse ?
- Si. J'ai horriblement mal !
- Courage ! Accroche-toi, je glisse dans le sable. On va loger à la crêperie. Je vais aller te chercher de la nourriture.
- Tu es un amour. Que ferais-je sans toi ?
- Un amour, un amour, n'exagérons rien ! Nous sommes bons amis, c'est déjà pas mal, non ?

Dépitée, je baisse la tête. Mon compagnon ne souhaite sûrement pas s'encombrer d'une handicapée. Je vois bien son manège, il reluke une colonie appétissante d'autochtones. Pas des rousses comme moi, mais des bêtes de plage, fines, gorgées de soleil et de fragrances vanillées. Elles traînent en bandes au pied de la dune, fouillent dans les sacs des touristes, musardent au milieu des baignes. Elles se dandinent à la limite des premières vagues, à l'écart.

Je me réfugie, à cloche-patte, sous le réfrigérateur de la crêperie. De là, la vue est imprenable et je ne risque rien. De temps en temps, des débris de chichis tombent de la plaque. Je tends mes pattes valides et me régale de ce festin. Sans la douleur qui irradie mon dos, je serais dans un état proche de la béatitude. Mon ami tarde à revenir. C'est certain, il doit parader et faire le beau parmi la troupe des fourmis océanes. D'ici qu'il m'abandonne...

Les cris me parviennent du bord de la plage. Les enfants s'aspergent en sautant dans les premiers rouleaux. Une forêt de parasols s'étage en pente douce depuis la base de la dune. Quelques nuages évanescents croisent le bleu du ciel. Une brise ténue agite mollement mes antennes. Repue de churros, je somnole à l'abri de la toile bicolore. C'est donc cela les vacances ? Voiture, voyage, vacances, je suis une fourmi heureuse. Une fourmi comblée, mais une fourmi solitaire. La chaleur affleure à la surface du sable. J'y ai calé ma patte fracturée. La cure est efficace. Toujours pas de compagnon en vue. Il m'a bernée et doit roucouler dans les parages. Sans scrupule. L'ombre s'échappe, mes antennes plient sous l'ardeur du soleil. Je suis intriguée par une boîte ronde, lisse. De ma cachette, je devine deux ou trois issues. Une ouverture sur un autre monde ? Je suis curieuse, cette sphère blanche m'obsède. Cahin-caha, je glisse vers cet objet fascinant. On dirait un palais des Mille et Une nuits. J'engage une patte à l'intérieur quand je me sens violemment projetée en arrière.

## Les tribulations d'une petite rousse

- Petite idiote, tu es folle ? On ne peut pas être tranquille, un moment, avec toi ?
- Tu en as mis du temps !
- Des reproches ? Alors que j'ai tout préparé pour notre séjour.
- Tu sens une drôle d'odeur.
- Ah ?
- Et là, au coin de ta bouche, c'est quoi ? Tu me dégoûtes !
- Je fais ce que je veux. Tu n'es pas ma femme...
- Tu as été lécher les belles de la dune ?
- Et alors ?
- Elles sont plus racées que moi, c'est sûr !
- Et plus intelligentes, surtout ! Si je n'étais pas revenu, tu tombais dans le piège.
- Un piège à fourmis ?
- Tu croyais entrer dans un château, peut-être ? Ma pauvre rousse, tu es si naïve !

Je ne sais plus que penser de mon ami. Il vient de me sauver la vie. Par deux fois. Mais avons-nous un avenir en commun ?

La nuit descend lentement le long de la dune. Des pipits maritimes ont chanté tard. Jusqu'au bout du jour. Une première étoile s'affiche à l'aplomb du Bassin. Puis deux, puis trois, tout un tapis scintillant qui me donne mal à la tête à force de vouloir les compter. Le feu intempestif du phare du Cap-Ferret balaie la côte. Mon compagnon est de meilleure humeur. Il a soigné ma blessure et m'assure que je vais bientôt trotter. Je m'endors contre lui non sans avoir essuyé une nouvelle frayeur. Un grillon a frotté ses ailes si près de ma taille que j'ai cru devenir sourde...

Il y a maintenant une semaine que nous sommes arrivés. Les rares clans de fourmis que nous rencontrons ne sont guère affables. Elles ne cherchent pas à lier connaissance. Leur accent est différent. Qui sont les véritables étrangers ? Elles ? Nous ?

## Les tribulations d'une petite rousse

Nous avons déniché la bonne planque, à la crêperie. Vite rassasiés, nous en avons presque oublié le parc où nous vivions. Mon ami précède mes pensées :

- À la fin des vacances, on rentre ou pas ?
- J'avais trouvé un certain confort dans le parc. Toi aussi.
- Tu ne m'as pas répondu, petite rousse...
- Veux-tu faire de moi ton épouse ?
- Les rôles sont inversés. C'est moi qui aurais dû faire ma demande.
- Alors, monsieur le gentleman ?
- Ma foi, je pourrais tomber plus mal.
- On reste ici ?
- Oui, je sais bien que madame a horreur de voyager. Même pour ses noces ?
- Emmène-moi simplement en ville.
- Pour emménager dans l'une de ces villas perchées sur la butte ?
- Oui, très cher. Un petit nid douillet au cœur de la Ville d'Hiver.
- Rien que ça, madame ?

Nos antennes se tordent de bonheur. J'étire mes pattes au summum du plaisir. Ma fracture s'est consolidée grâce au climat. Je ferme les yeux sur les frasques inavouées de mon fiancé. Il est vrai que les fourmis d'ici sont tellement plus ensorcelantes qu'une petite rousse !

Je me repose. Demain, nous quittons le Pyla pour une longue route. Mon futur mari contourne le plan affiché au carrefour. Dans mon sommeil, je l'entends égrener l'étape à venir. Pyla, Abattilles, le Moulleau, la Chapelle des Marins, le Parc Mauresque, la Ville d'Hiver. Un parcours digne du Tour de France ! J'enfonce mes pattes au frais, dans le sable blond. Le grillon traverse entre nous, comme chaque crépuscule. Je n'ai plus peur.

Nous quittons notre niche au petit matin. La route est si longue ! Pour vaincre les dangers éventuels, notre voyage commence en bordure de plage. Jusqu'à l'entrée d'Arcachon,

## Les tribulations d'une petite rousse

nous progressons à travers le sable duveteux. Je ne rechigne pas, moi, la casanière. Au bout du chemin, une nouvelle vie. Il est trop tôt pour croiser les peuplades des fourmis du coin. Les bruits lointains du Bassin arrivent, déformés. Le moteur poussif et chuintant d'une pinasse, l'appel rauque d'une mouette, le grincement métallique du carrousel au bout de la jetée. Le soleil joue à cache-cache avec les nuages gonflés par la marée. Je m'enivre des parfums iodés. Je dois reconnaître l'empreinte de mon nouveau pays. L'iode, la résine chaude et les sucres distillés par la meute invasive des touristes.

Une ombre gigantesque se déploie sur la jetée Thiers. C'est un homme, affublé d'un matériel sophistiqué. Il prend des pauses incongrues : à genou, accroupi, sur un pied, à plat-ventre. À chaque fois qu'il repart, un claquement résonne. Intriguée, je lève ma tête. Il a le crâne dégarni mais un ourlet de barbe fine court sur son menton. Mon compagnon me houspille :

- Viens ! Ne perdons pas de temps. Il y a encore de la route avant de grimper à la Ville d'Hiver.
- Que fait-il ?
- C'est un photographe. Vu son matériel, certainement un pro, un reporter, un journaliste... Est-ce que je sais ? Il profite de la lumière sublime du petit matin.
- Il pourrait faire notre portrait ?
- C'est cela, oui. En position « macro », en plus ! Pour faire la une d'un magazine animalier ? Tu es complètement folle, ma parole ! Allez, passe devant moi... et au trot !

J'obéis et fonce, tête baissée, vers le terminus. Les sons aigres du manège s'estompent. Pourquoi avoir cette envie irrésistible de me retourner ? J'entends une sorte de craquement. Un « splash » énorme. Cela doit provenir de la plage où un enfant a pris son envol du plongeur.

L'homme à la barbe blanche est assis sur le muret. Il a ôté un mocassin et frotte doucement avec son pouce. Prise de terreur, je fais brusquement demi-tour, ventre à terre. Je suis seule. Aucune trace de mon fiancé. Pourtant, je crois reconnaître son odeur, à deux pas de moi. Je lève mes antennes dans un geste dérisoire. Désespéré. Cherchant à abattre le géant qui

## Les tribulations d'une petite rousse

a stupidement écrasé l'homme de ma vie...

Je n'ai plus qu'une envie : me suicider ! Je tourne autour de l'homme, saute sur le verre impeccable de l'objectif, farfouille dans sa sacoche. Bref, je fais tout pour me faire remarquer. Si j'osais, je l'attaquerais encore plus franchement. Je mordrais son mollet poilu jusqu'au sang. C'est impossible, il ne peut pas ne pas avoir remarqué mon manège ! J'ai vraiment envie d'en finir ! L'assassin remet tranquillement sa chaussure. Il a dû éjecter très loin mon compagnon. Avec lequel j'allais couler le restant de mes jours dans un nouveau quartier.

Quand le photographe se lève, je remarque quelque chose de vivant qui essaie de s'extirper du mocassin. Un miracle ? Un vrai miracle ! Mon fiancé est calé entre deux rainures en cuir. Il attend patiemment le bon moment pour me rejoindre. Il me fait un clin d'œil. Il est si rusé...

Un mètre plus loin, il arrive, tout essoufflé. Je lui saute dessus :

- Ma petite rousse, c'est passé près cette fois !
- Je t'aime, mon cœur ! Si tu savais combien je tiens à toi !
- Il est malin ton homme ? Ce type a bien failli me tuer. Je me suis dit : « *C'est un aller simple pour l'enfer ! Mon dernier voyage.* »

Quand nous arrivons au Parc Mauresque, la nuit n'est pas encore tombée. Mon compagnon est silencieux, tendre, rassurant. Je me love contre son corps d'athlète. Personne ne peut s'imaginer combien la vie de deux fourmis ne tient qu'à... l'amour !

**Martine JANICOT DEMAISON**  
**www.leslivresdemartine.fr**  
**MJanicotDemaison@leslivresdemartine**